

R/TP 154p

SALOMON REINACH.

SUCELLUS
ET
NANTOSVELTA

(Extrait de la *Revue Celtique*, t. XVII).



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1896

Bibliothèque Maison de l'Orient



132213

SUCELLUS ET NANTOSVELTA

Une découverte récente, faite près de Sarrebourg, dans l'ancien département de la Meurthe, vient de résoudre d'une façon inattendue un problème de mythologie gallo-romaine, et aussi, par les commentaires qu'elle a suggérés à son premier éditeur, de remettre en question, sur le même terrain, des résultats qui paraissaient généralement acquis.

Un inspecteur chargé de la construction d'une caserne de cavalerie, M. de Fisenne, a rencontré, l'été dernier, des restes considérables d'un Mithraeum. Ce monument était décoré d'un grand bas-relief, brisé en plusieurs centaines de morceaux, que M. de Fisenne a travaillé à réunir et qui doivent avoir été transférés depuis au musée de Metz. A quelque distance du Mithraeum, il trouva deux autels d'une conservation remarquable, portant chacun sur une face un bas-relief. En voici la description succincte.

1^{er} autel (à droite sur notre gravure). Haut. 1^m,265; largeur au milieu, 0^m,34. Le bas-relief représente un personnage debout, tenant de la main gauche levée un maillet à grande hampe et de la main droite un vase. Il est vêtu de la tunique gauloise et de bottines; ses jambes sont nues depuis la hauteur des genoux jusqu'au rebord des chaussures. A sa droite est une femme de même grandeur, complètement drapée, tenant de la main gauche levée une longue hampe surmontée d'une espèce d'édicule portatif et abaissant la main droite, qui tient une patère, vers un autel¹.

1. M. Michaelis affirme que la femme est ailée, mais j'avoue n'avoir pu m'en convaincre tout à fait par l'étude de la photographie. Il n'y a pas trace d'ailes sur la figure féminine du second autel.

Au-dessous de ce groupe, dont le relief est très prononcé, figure, en relief très faible, un oiseau marchant à gauche, qui paraît être un corbeau.

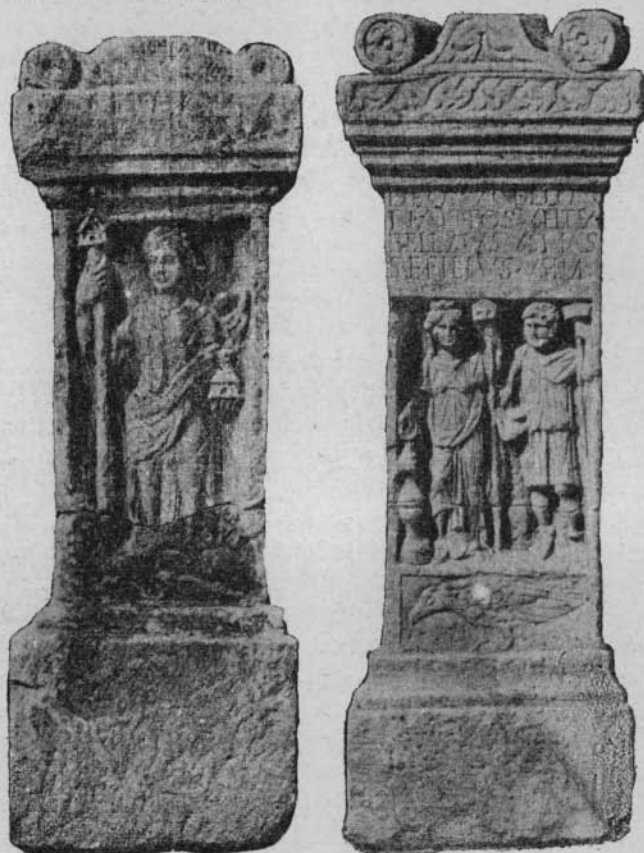


FIG. 1-2. — Autels de Sarrebourg.

Au-dessus du bas-relief on lit l'inscription suivante, dont la lecture ne comporte aucune incertitude :

DEO · SVCELLO ·
NANTOSVELTE ·
BELLAVSVS MAS
SE FILIVS · V · S · L · M

Les caractères appartiennent à la fin du 1^{er} ou au début du 11^e siècle après notre ère ¹.

2^e autel (à gauche sur notre gravure). Haut. 1^m,11; largeur au milieu, 0^m,29. Le bas-relief représente une femme debout, complètement drapée, tenant de la main gauche abaissée une cassolette à encens et de la main droite levée une longue hampe, surmontée, comme dans le bas-relief du premier autel, d'une sorte d'édicule portatif. Sur la gauche de la déesse, au niveau du sol, on aperçoit trois patères; l'attribut qu'elle tient de la main droite paraît surmonté d'une figure d'oiseau — peut-être un corbeau, comme sur le premier autel.

Au-dessous du bas-relief on distingue à grand'peine l'inscription suivante :

INH· R· D· D
·M· TIGNVARIUS
V· S L· M·

La lettre R de la première ligne ne présentant aucun sens, on a supposé qu'elle résultait d'une erreur du lapicide, qui voulait graver un D; au lieu d'effacer le caractère parasite, il le laissa subsister et écrivit les deux D (pour *domus divinae*) à la suite.

Dans l'automne de 1895, M. Frantz Cumont, attiré à Sarrebourg par le bruit de la découverte du Mithraeum, reçut de M. de Fisenne des photographies de ces deux autels. Il me les communiqua à son passage à Paris et l'on en fit des reproductions au musée de Saint-Germain. M'étant adressé alors à M. de Fisenne, j'appris que ces monuments devaient être publiés par M. Michaelis, professeur à l'Université de Strasbourg; ce dernier vient d'en faire l'objet d'un intéressant mémoire inséré dans le t. VII des *Mémoires de la Société d'histoire lorraine* ².

Au premier coup d'œil jeté sur le bas-relief du premier autel, on y reconnaît le « dieu au maillet » avec sa parèdre,

1. *Bellausus* est connu (Holder, *s. v.*); *Massa*, nom d'homme, s'est rencontré à Antibes et à Nîmes (*Corp. inser. lat.*, t. XII, 166, 5925).

2. Michaelis, *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, t. VII (1895), p. 128-163.

types familiers à tous ceux qui s'occupent de mythologie gallo-romaine. Seulement — et c'est ce qui fait l'intérêt extraordinaire de ce monument — aucun bas-relief découvert jusqu'à présent ne donnait le nom indigène du dieu ni celui de la déesse. L'inscription de l'autel de Sarrebourg nous apprend enfin que le dieu s'appelait *Sucellus* et que sa parèdre, représentée seule sur le second autel, s'appelait *Nantosvelta*.

Nantosvelta est un nom nouveau, mais on avait déjà rencontré *Sucellus*. M. Mommsen l'a déchiffré dès 1854 sur une pierre votive d'Yverdon, avec dédicace *Sucello Ipadco v. s. l. m.*¹ Depuis, il s'est trouvé sur un autel de Vienne² et, sous la forme *deus Suclus*, sur une bague en argent de York³. En 1882, on a découvert à Mayence une dédicace *I. O. M. Sucaelo et Gen(io) loci pro salute C. Calpurnii Seppiani*⁴, où il paraît évident que *Sucellus* n'est pas identifié à Jupiter Optimus Maximus, mais invoqué à la suite du maître des dieux. Comme l'a fait observer M. Michaelis, l'absence de copule ne peut être invoquée ici pour faire de *Sucaelus* une épithète de Jupiter, car l'on trouve ailleurs, par exemple, la dédicace *I. O. M. Eponae et Celeiae sanctae*⁵, où il ne viendra à l'esprit de personne d'identifier Epona avec Jupiter.

L'analogie avec ce dernier texte prouverait, s'il en était besoin, que *Sucellus* ou *Sucaelus* est un dieu indigène. On connaît déjà un autel de Mayence, découvert en 1889, dont une face présente le dieu au maillet, debout à côté d'une déesse qui a le costume et les attributs de la Diane romaine⁶. *Nantosvelta*, qui emprunte à Sarrebourg, comme dans le bas-relief aujourd'hui détruit d'Oberseebach⁷, les longs atours de Cérès ou de Junon, pouvait donc aussi être identifiée à Diane par le syncrétisme accommodant des Gallo-Romains.

Il serait très important de déterminer le sens du nom de

1. *Inscr. Confoed. Helv.*, n° 140.

2. *Corp. inscr. lat.*, t. XII, n° 1836.

3. *Ephem. epigr.*, t. III, p. 313, n° 181.

4. *Rhein. Jahrb.*, 1882, t. LXXIV, p. 188.

5. *Corp. inscr. lat.*, t. III, n° 5192.

6. *Revue arch.*, 1890, I, pl. VI, VII; S. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 181.

7. *Rev. arch.*, 1879, I, pl. XII et p. 377.

*Sucellus*¹. La première idée qui se présente est d'expliquer ce mot par le nom celtique du porc ou du sanglier (cymrique *bucc*); mais, outre que le *c* simple fait difficulté — on ne trouve jamais la forme *Succellus* — il faut remarquer que le dieu au maillet, associé parfois au chien, au loup, peut-être même au corbeau, ne paraît jamais en connexion avec le sanglier celtique.

M. Zimmer, auquel M. Michaelis a fait appel, s'est engagé dans une tout autre voie. Alors que M. Holder séparait *Sucellus*, en considérant *-ellus* comme un suffixe (cf. *Moselle*), le savant linguiste voit dans *Su* le préfixe celtique signifiant « beau, bon », et dans *Su-cellus* « le dieu qui a un bon ou un beau *cello* ». Maintenant, qu'est-ce qu'un *cello*? M. Zimmer suppose — sous toutes réserves, d'ailleurs — que *cello* dérive par assimilation de *celto*, mot apparenté au *helto* germanique signifiant le manche d'une épée, d'une hache, d'un marteau, etc. *Su-cellus* serait le dieu « au bon manche », et cette désignation conviendrait assez bien à la divinité que l'on représente avec un maillet à longue hampe comme attribut.

L'inconvénient de cette étymologie, que M. Zimmer a bien senti lui-même, c'est de faire intervenir une forme celtique tout à fait hypothétique, autorisée seulement par une analogie avec un mot germanique. Au point de vue archéologique, il y a une objection non moins forte. Un *manche* n'est pas une arme, mais seulement la partie d'une arme; or, si l'on admet volontiers un dieu désigné par l'arme qu'il porte, rien n'est moins naturel que d'expliquer un nom divin par une partie, inoffensive en elle-même, de l'arme d'un dieu.

M. d'Arbois de Jubainville veut bien me communiquer une étymologie nouvelle: *Su-cellus* serait « le bon frappeur », *cello* étant identique au thème latin que l'on retrouve dans le composé *percellere*².

1. Je ne connais qu'un nom analogue, celui des *Sanctae Matronae Ucellasicae* que porte une inscription de la Cisalpine (*Corp. inscr. lat.*, t. V, n° 5584).

2. Je reproduis ici le texte de la note que m'a envoyée M. d'Arbois de Jubainville :

« L'étymologie la plus probable de *Su-cellus* ou *Su-cellos* est : 1° *su-* « bien, bon », 2° *cello-* = **kēl-do-s* « frappeur », thème du verbe latin

Si cette explication est agréée des celtisants, elle prendra une importance considérable pour nos études. En effet, longtemps avant de connaître le nom de *Sucellus*, M. d'Arbois avait proposé d'assimiler le dieu au maillet des Celtes continentaux à la divinité des Celtes d'Irlande nommée Balar, le dieu frappeur, lequel a pour fille Ethne et pour petit-fils Lugus¹. Or, dans les trois personnages du bas-relief de Varhély², M. d'Arbois a cru reconnaître autrefois Balar, Ethne et Lugus, fils d'Ethne³. A Sarrebourg, nous ne voyons que deux divinités, le dieu au maillet et sa parèdre, qui peuvent correspondre à Balar et à Ethne ; mais, au-dessous de leur image, est représenté un corbeau. Un passage célèbre, quoique contesté, du *De fluviis* faussement attribué à Plutarque, nous apprend que λούρος signifie corbeau en celtique⁴. Si donc les deux divinités associées sont Balar et Ethne (*Sucellus* et *Nantosvelta* chez les Celtes continentaux), la troisième personne de cette triade aurait pour hiéroglyphe le corbeau et serait Lug, c'est-à-dire justement le dieu enfant de la triade irlandaise. Il faut avouer que le parallélisme de ces deux séries divines, ainsi précisé par la représentation du corbeau, a quelque chose de très séduisant et que le corbeau du premier autel de Sarrebourg trouve ainsi une explication fort naturelle⁵. Mais ces déduc-

cello = *cēldo dans *per-cello* (Brugmann, *Grundriss*, I, 245, II, 880, 1050, 1053); c'est un développement de la racine kēl, qu'on trouve sous sa forme réduite dans le grec κλάω « je brise », et qui est à la fois : 1° réduite, 2° développée au moyen d'une dentale dans l'homérique ἐκλάσσα = e-kla-sa « je brisai ». Cette racine existe sous la même forme réduite dans le celtique *klādēbo-s, vieil-irlandais clādēb, gallois cleddyf, breton klézé, plus anciennement clezeff « épée ». Un mot gallois moins connu, clēdd « épée » = *klēdo-s, nous offre le thème *kēldo-, soit avec métathèse de l'l, soit sous une forme réduite plus ordinaire que dans *klādēbos. En effet, la notation la plus fréquente de l voyelle en celtique est lē ou lī, lā est une notation plus rare (voir sur les mots celtiques précités Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 81, 82). Dans le latin clādes, on reconnaît la racine kēl, développée au moyen d'un d et sous la forme réduite, mais avec l'l voyelle longue lā (Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 245). Ces rapprochements s'accordent avec la figure qui met un marteau dans la main du dieu *Sucellos*. »

1. D'Arbois, *Le Cycle mythologique irlandais*, p. 206.

2. *Bronzes figurés*, p. 183 (vignette).

3. *Revue Celtique*, t. XV, p. 236.

4. Plut., *De fluviis*, p. 1151 D (VI, 4). Cf. *Rev. Celt.*, t. VIII, p. 169.

5. De même pour le second autel, s'il faut vraiment reconnaître un

tions, greffées sur l'étymologie donnée par M. d'Arbois, ne peuvent encore être présentées qu'à titre d'hypothèse.

M. Zimmer n'a pas essayé d'expliquer *Nantosvelta*. M. d'Arbois voit dans le premier terme de ce nom le thème du nom du dieu irlandais *Nét*, dieu de la guerre; *-suelta* serait le participe passé de la racine verbale *suol* « briller ». Le nom de *Nantosvelta* serait à peu près synonyme du nom de la reine mérovingienne *Nanthilde*, femme de Dagobert. Je rapporte cette ingénieuse étymologie en laissant aux celtisants le soin de la discuter¹.

corbeau dans l'oiseau qui figure au-dessus de la main gauche de la déesse. L'oiseau y tiendrait la place de l'enfant Lug.

1. Voici le texte de la note que je dois à l'obligeance de M. d'Arbois :

« *Nanto-suelta*, femme de *Sucellos*, porte un nom dont le premier terme *nanto-* est le thème du nom du dieu irlandais *Nét*, génitif *Néit* = **Nantos*, génitif **Nanti*, dieu de la guerre chez les Irlandais. Ce substantif, qui paraît avoir eu un doublet, *néit*, génitif **néto* = **nantis*, génitif **nantōs*, a été aussi employé comme nom commun et signifiait alors « bataille, blessure ». On connaît ces sens divers par le *Glossaire* de Cormac aux mots *cul**, *Néit*, par celui d'O'Davoren au mot *ned***, par celui d'O'Clery au mot *néid****, et par le texte du récit mythologique intitulé *Cath Maige Tured* que M. Whitley Stokes a publié dans le tome XII de la *Revue Celtique*, p. 52-130.

« *Nét* était grand-père de *Balar*, grand-père lui-même du dieu Lug et surnommé *balc-béimnech* « le fort frappeur » ou « celui qui frappe fortement »****. *Balc-béimnech* exprime la même idée que *su-cellos* « bon frappeur ». Comparez au mot *nét* = *nanto-s* le thème germanique *nantha-* fréquent dans les noms propres (Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. II, p. 412; Foerstemann, *Personennamen*, col. 949-952); le sens de ce thème est donné par le verbe gothique *ana-nanthjan* « oser », il veut dire « brave, courageux », ou employé substantivement « courage, bravoure »*****. Le germanique *nantha-* suppose un pré-germanique *nanto******.

« On peut donc supposer que *Sucellos* était originairement une conception mythologique gauloise identique ou du moins analogue à celle du dieu irlandais *Balar*. *Nét* = *Nanto-s* est associé : à *Balar*, comme nom de grand-père, en Irlande; à *Sucellos* comme premier terme de nom d'épouse chez les Celtes du continent.

*. *Glossaire* de Cormac, traduction, publiée par Whitley Stokes, p. 39 (cf. *Góidéllica*, p. 158) et 122.

** Whitley Stokes, *Three Irish glossaries*, p. 108.

*** *Revue Celtique*, t. V, p. 28. Ce mot apparaît toujours au génitif, *ibid.*, p. 58, 74, 96, 100.

**** *Lebar Gabala*, dans le Livre de Leinster, p. 9, col. 1, lignes 44, 45.

***** Oskar Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, t. I, p. 639, cf. p. 651.

***** Ne pas confondre ce thème en -o avec le thème en -u, *nantu-* « vallée » écrit à tort *nanto* dans le *Glossaire* d'Endlicher et d'où le nom de peuple *Nantuates*, le nom de ville *Nantua*.

Je passe à la question principale soulevée par l'article de M. Michaelis.

On sait qu'il existe, au sujet de l'identification du dieu au maillet, deux doctrines nettement opposées. Chacune de ces doctrines est soutenue par un groupe de savants qu'unissent certaines tendances scientifiques d'un ordre général : pour éviter de répéter sans cesse des noms propres, nous appellerons les premiers *les archéologues* et les seconds *les épigraphistes*¹.

Les archéologues pensent que le dieu au maillet des monuments gallo-romains est identique au dieu gaulois de la nuit et de la mort, que César appelle *Dispater* et dont les Celtes, suivant lui, se croyaient issus comme d'un père commun².

Les épigraphistes affirment que le dieu au maillet n'est autre que le Silvain romain ; ils expliquent comme des attributs de ce dieu rustique le maillet (massue de bûcheron ou *pedum*), le vase (*scyphus faginus*)³, enfin le chien, qui paraissent sur les images du dieu au maillet.

Si le monument récemment exhumé à Sarrebourg avait porté pour épigraphe *Diti patri et Aerecurae* — *Aerecura* étant, dans quelques inscriptions, la parèdre de *Dispater*⁴ — les épigraphistes se seraient avoués vaincus. Si l'on avait lu sur cet autel *Silvano et Silvanae*, les archéologues auraient confessé leur erreur. Mais il arrive que sur le premier monument non anépigraphe qui réunit les deux mystérieuses divinités, nous

« Le second terme *-suelta* de *Nanto-suelta* semble être le participe passé de la racine verbale *syel* « briller », d'où le vieil-irlandais *sollus*, *folllus* « brillant » = **syalnettus* *.

« *Nanto-suelta* signifierait donc quelque chose comme « brillante à la guerre », « brillante par le courage », « aussi brillante que le dieu de la guerre » et serait un synonyme ou à peu près du nom de la reine mérovingienne Nanthilde, *Nantebildis*, femme du roi Dagobert I^{er} et dont le nom veut dire « brave guerrière ».

« Le sens vraisemblable de la dédicace *DEO SUCELLO NANTOSVELTE* serait : « Au dieu bon frappeur et à son épouse brillante à la guerre. »

1. J'ai longuement résumé l'histoire de ces débats dans mes *Bronzes figurés*, p. 156 et suiv., et crois inutile de les raconter à nouveau.

2. César, *Bell. Gall.*, VI, 17.

3. Tibulle, I, 10, 8.

4. Cf. *Rev. arch.*, 1892, II, p. 198, où sont énumérés les textes.

*. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 324 ; Curtius-Windisch, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5^e édition, p. 430, cf. p. 551.

trouvons des noms tout différents de ceux auxquels on pouvait s'attendre. Cette circonstance est surtout fâcheuse, à mon avis, pour la thèse des épigraphistes. En effet, les archéologues se contentent de dire que le dieu au maillet est un dieu chthonien indigène, auquel César, en quête d'assimilations un peu hâtives, a donné le nom de *Dispater*; ils n'ont jamais prétendu que les Gaulois aient appelé *Dispater* leur dieu au maillet. En revanche, les épigraphistes ont soutenu que le dieu au maillet n'était autre que Silvain, thèse justifiée, au premier abord, par les autels avec dédicaces à Silvain où figurent des marteaux, et par un



FIG. 3. — Bas-relief de Ramsen.

bas-relief de Ramsen près de Kaiserslautern, où on lit D· SILVANO au-dessous d'un homme drapé tenant une hampe, debout entre deux chiens (fig. 3)¹. Les épigraphistes alléguaient encore que, dans la vallée du Rhône, il y a quantité de dédicaces à Silvain, d'une part, et, de l'autre, quantité de statuettes du dieu au maillet; d'où la conclusion vraisemblable que statuettes anépigraphes et dédicaces aniconiques concernaient

1. *Rhein. Jahrb.*, 1882, t. LXXIV, pl II, 3 et p. 75; Michaelis, *Jahrb. der Gesellsch. f. lothring. Gesch.*, 1895, t. VII, p. 136, fig. 9 (= notre fig. 3).



le même personnage. Or, de tout cela, il semble que la découverte de Sarrebourg ne laisse rien subsister, puisque le dieu ne s'appelle pas Silvanus, mais Sucellus; c'est donc avec quelque surprise que l'on voit M. Michaelis, premier éditeur de cette découverte, reprendre pour son compte la thèse des épigraphistes, en particulier de MM. Allmer et Mowat.

L'éminent archéologue se défend cependant d'être aussi exclusif que ses devanciers¹. Il ne veut pas « identifier simplement » le dieu au maillet avec Silvain; il croit que le dieu gaulois a « apporté » au Silvain latin son costume national, le maillet, ancien symbole du dieu du tonnerre et de la foudre, enfin le vase, qui remplace la patère. En un mot, le dieu au maillet serait un Silvain en costume gaulois, pourvu d'un attribut — le maillet — qui appartient à la vieille religion celtique.

Si le dieu au maillet a pu ainsi s'assimiler à Silvain, c'est qu'il n'était pas un dieu infernal; M. Michaelis conclut, il affirme à plusieurs reprises que ce dieu n'a rien de commun avec le Dispater de César.

Un des arguments qu'allègue le savant professeur et qu'il considère comme sans réplique, est celui-ci. Il existe à Carlsruhe un bas-relief provenant de Sulzbach, où l'on voit, assis à côté l'un de l'autre, un homme et une femme; l'homme tient sur ses genoux un rouleau déployé la femme une corbeille, de fruits². Or, l'inscription est une dédicace à Dispater et à Aerecura; c'est le seul monument connu où ces deux noms accompagnent des représentations figurées. Comme il n'y a là ni maillet, ni vase, ni chien, M. Michaelis croit pouvoir affirmer que Dispater n'a rien à voir avec le dieu au maillet, et il ajoute: « Même si ce n'est pas la seule forme sous laquelle on représentait le Dispater gaulois, *il n'y a pas de pont* entre cette image et celle du dieu au maillet. »

La dernière assertion rappelle tout à fait ce que l'on affirmait naguère avec confiance au sujet d'Epona. Parce que, dans

1. Michaelis, p. 148.

2. Brambach, *Baden unter der röm. Herrschaft*, 1867, pl. II; Michaelis, *loc. laud.*, p. 147 (similigravure que nous reproduisons, fig. 4). Faute de connaître la gravure de Brambach, j'ai parlé inexactement de ce monument dans mes *Bronzes figurés*, p. 182.

le seul monument pourvu d'une inscription, Epona est figurée comme une femme assise, on en concluait que les images d'écuyères gauloises, qui sont toutes anépigraphes, ne représentaient pas la même déesse. Je crois avoir récemment prouvé que cette opinion n'est pas admissible et que les femmes à cheval étaient bien, aux yeux des Gaulois, des idoles d'Epona¹.

Dans le cas présent, la réponse à une objection analogue est encore plus facile. On n'a même pas besoin de rappeler



FIG 4. — Bas-relief de Sulzbach.

que la parèdre du dieu au maillet se présente, dans la même région, tantôt comme une Junon (Sarrebouurg), tantôt comme une Diane (Mayence); que, par suite, le dieu lui-même peut fort bien avoir revêtu des aspects divers. Mais de ce que César assimile le dieu gaulois à Dispater, il ne résulte nullement que le Dispater romain, sur des monuments très postérieurs à César, doive présenter les traits et les attributs du dieu indi-

1. S. Reinach, *Epona*, 1895 (cf. l'article de Steuding, qui me donne pleinement raison, dans la *Berl. philol. Wochenschrift*, 1896, p. 22).

gène. Tant que le monument de Sulzbach sera isolé, on pourra croire que le dieu au maillet et sa parèdre ont quelquefois été assimilés au Dispater et à l'Aerecura des Romains; mais l'identification du dieu au maillet avec le Dispater de César est absolument indépendante des conclusions auxquelles des monuments comme celui de Sulzbach pourront donner lieu¹.

Cette identification repose, en effet, sur des considérations très sérieuses qui subsistent, dans leur entier, après la découverte de Sarrebourg. Les Gaulois, suivant César, se disent issus d'un dieu chthonien et nocturne, que le conquérant romain appelle *Dispater* et non *Pluto*, sans doute parce que, dans *Dispater*, l'idée de paternité est indiquée à côté de la nature infernale. Or si, dans l'ensemble des monuments de l'art gallo-romain, on en cherche qui rappellent le type des dieux infernaux des peuples classiques, on trouve les images du dieu au maillet, et l'on ne trouve que celles-là. Si l'on en fait abstraction, que reste-t-il? Il faudrait admettre, pour se tirer d'embarras, que le dieu national gaulois, père de la race, n'eût jamais été figuré à l'époque romaine, ou que l'assertion de César reposât tout entière sur une erreur. Ce sont là des conclusions qu'il suffit d'indiquer pour que personne ne soit tenté d'y souscrire.

En 1887 et en 1895, j'ai fait valoir des arguments pour établir que le type plastique du dieu au maillet dérivait surtout de celui du Sérapis alexandrin. Trois de ces arguments me paraissent toujours dignes d'attention : 1° dans les bas-reliefs de Déva et de Varhély², le chien qui accompagne le dieu au maillet est un chien à trois têtes, un Cerbère³; 2° dans le bas-relief de Varhély, le dieu au maillet a pour parèdre une

1. Vu l'absence d'attributs caractéristiques, on peut même se demander si l'homme assis de Sulzbach est bien le Dispater romain. L'inscription est ainsi conçue : *In honorem domus divinae Deae sanctae (?) Aerecurae et Diti Patri Veterius Paternus et Adjectia Paterna* (Brambach, n° 1679). Il est probable, mais non certain que les deux personnages figurés au-dessus de l'inscription sont Dispater et Aerecura; ce pourrait être aussi les dédicants.

2. *Bronzes figurés*, p. 182, 183.

3. La triple tête du chien est également très visible sur le moulage du bas-relief aujourd'hui détruit d'Oberseebach.

divinité féminine vêtue qui tient une clef comme Isis¹; 3° dans deux statuettes de bronze, celles de Niège (à Genève) et celle de Cairanne (à Avignon), la tête du dieu est surmontée d'un petit *polos*².

A ces raisons, et à d'autres que j'ai exposées ou rappelées en 1895, M. Michaelis répond par l'aveu que « dans certains cas isolés » des traits de Sérapis ont pu être empruntés pour représenter le dieu au maillet, mais que le type plastique de



FIG. 5. — Statuette de Cairanne (Vaucluse).

ce dieu ne saurait dériver de celui du *deus Alexandrinus*³. Comme le *polos* des deux statuettes l'embarrasse, il allègue que celui de la figurine de Niège n'est pas distinct et que, pour celle de Cairanne, il faut attendre une publication⁴. Mais la

1. A cela M. Michaelis objecte qu'Isis n'était pas la seule divinité *κλειδοῦχος*; sans doute, mais à l'époque romaine, je ne vois pas d'autre divinité qu'Isis ou Hécate qui ait pu être représentée avec cet attribut.

2. *Bronzes figurés*, p. 139 et 180.

3. Michaelis, p. 146.

4. *Ibid.*, p. 145.



figure de Cairanne a été publiée en simligravure par M. Sagnier, et c'est d'après cette reproduction que je l'ai donnée, à très petite échelle il est vrai, dans mes *Bronzes figurés* (p. 180). Je la reproduis ici d'après un procédé un peu meilleur (fig. 5). La présence du polos y est incontestable, comme du reste aussi sur la statuette du Valais. La dimension exiguë de ce polos n'est vraiment pas un argument à considérer ; il suffit qu'on n'en puisse nier l'existence.

Maintenant, je suis le premier à convenir que *le dieu au maillet n'est pas plus Sérapis qu'il n'est Silvain*. C'est un dieu gaulois resté sans images jusqu'à la conquête, et auquel on a prêté, à l'époque romaine, un type plastique inspiré de celui de Sérapis, mais avec quelques attributs différents de ceux du dieu gréco-oriental, attributs conformes à une tradition mythologique spéciale que nous ignorons.

Je ne nie pas davantage, et n'ai pas nié en 1895, qu'il n'y ait du vrai dans l'opinion des épigraphistes. Le « dieu accompagné d'un chien » a souvent été, sur les bas-reliefs, identifié au Silvain latin dont il rappelait l'image ; une fois cette assimilation opérée, on a prêté quelquefois au dieu gaulois des attributs qui n'appartenaient, à l'origine, qu'au Silvain latin, comme la faucille du bas-relief de Dagsbourg¹. Il y a donc eu deux assimilations du dieu au maillet avec des divinités gréco-romaines, l'une motivée par son caractère divin et, par conséquent, plus profonde et plus ancienne, l'autre suggérée par ses attributs et toute superficielle. On remarquera, d'ailleurs, que le dieu au maillet ne paraît jamais avec les attributs de Silvain que sur les bas-reliefs, œuvres populaires ; parmi les très nombreuses statuettes en bronze, il n'en est pas une seule qui autorise cette assimilation par quelque détail. Aucune statuette ne représente le dieu au maillet en compagnie d'un chien ou tenant une faucille ; dans ces monuments, les seuls types classiques dont l'imitation soit évidente sont ceux de Jupiter, de Pluton et de Sérapis.

En résumé, l'intéressante trouvaille de Sarrebourg nous

1. Schöpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, pl. XIII ; Michaelis, p. 135. Ce bas-relief a été détruit à Strasbourg en 1870, comme celui d'Oberseebach.

apprend, pour la première fois, les noms du dieu au maillet et de sa parèdre; elle prouve ainsi, avec évidence, que ce sont bien des divinités indigènes, et non des divinités romaines plus ou moins celtisées. Mais elle laisse subsister l'hypothèse, émise par Grivaud de la Vincelle et développée par M. de Barthélemy, qui voit dans le dieu au maillet le dieu infernal dont parle César. Il y aurait cependant quelque témérité à prétendre, d'abord, que le dieu au maillet portât exclusivement le nom de Sucellus, puis que le dieu infernal celtique n'ait pas été représenté aussi sous d'autres formes. Plus on étudie le panthéon gallo-romain, plus on se convainc de sa complexité, du caractère local de ses désignations et de ses types. J'ai déjà fait observer que le dieu accroupi, par exemple, ne se rencontre pas dans les mêmes régions que le dieu au maillet¹, de même que ce dernier n'a pas le même domaine que le dieu serpent à tête de bélier. Comme l'autel de Reims² nous apprend clairement que le dieu accroupi est un dieu infernal et distributeur de richesses, il est très possible que ce dieu, nommé *Cernunnos* sur l'autel de Paris³, ne soit autre lui-même qu'une des formes du Pluton celtique identifié par César à Dispater⁴.

Salomon REINACH.

1. *Bronzes figurés*, p. 197.

2. *Rev. archéol.*, 1880, I, pl. XI.

3. Desjardins, *Géogr. de la Gaule*, t. III, p. 216.

4. Le dieu accroupi est un dieu de l'abondance, caractère qui convient fort bien aux divinités infernales. Si le dieu appelé Dispater par César était aussi un dieu de la fécondité et de la végétation, on comprendrait encore plus facilement qu'il ait parfois été identifié à Silvain.